



Théâtre
de Belle
Ville

Oncle Vania fait les trois huit - Revue de presse

**Théâtre
de Belleville**

01 48 06 72 34
94, rue du Faubourg
du Temple, Paris XI

M° Goncourt / Belleville
(L2 ou 11) • Bus 46 ou 75

www.theatredebelleville.com

Tarifs

Abonné.es 10€
Plein 26€ • Réduit 16€
-26 ans 11€
(-1€ sur la
billetterie en ligne)



Création

Du mer. 6 au
dim. 31 mars 2019

**Service
de presse Zef**

01 43 73 08 88

Isabelle Muraour
06 18 46 67 37

Emily Jokiel
06 78 78 80 93

contact@zef-bureau.fr
www.zef-bureau.fr



**Au Théâtre de Belleville à Paris, une pièce sur le théâtre et la vraie vie d'aujourd'hui avec du Tchekhov se ressourçant au fin fond du Limousin dans une usine menacée.
De quoi vouloir être acteur de sa vie.**

Dans une petite ville du Limousin, des comédiens amateurs répètent *Oncle Vania* de Tchekhov une année durant. Toute la troupe travaille dans l'entreprise de robinetterie locale, dont l'existence est menacée de fermeture, au mieux de rachat, alors qu'elle est implantée localement depuis des lustres, peut-être même depuis l'époque de Tchekhov (1860 -1904). Mais ce serait plus l'épopée de Lip et son expérience de comédien amateur en Lorraine qui ont inspiré l'auteur de *Oncle Vania fait les trois huit*, Jacques Hadjaje, pour qui Les utopies sont sans cesse à reconstruire.

Artisanat et cheville ouvrière

Si ses personnages, Clara, Evelyne, Colette et Jeanne, Esteban, Pierre et Jeff, sont confrontés à des problèmes qui menacent leurs existences, ils n'en continuent pas moins de s'échiner, contre vents et marées, à monter leur pièce, celle de ce Tchekhov qui dépeignait un monde finissant. C'est peut-être un luxe inutile, mais c'est pourtant ce qui les fait tenir debout. Leur cheville ouvrière. Pour l'auteur, Il n'est ici question que d'artisanat : de la difficulté d'apprendre un texte, des interrogations autour de ce texte, de la construction du décor, de la confection des costumes, mais aussi de bidouille humaine. Et si l'univers ouvrier est la toile de fond, on ne cherche pas à jouer le folklore ouvrier –si tenté qu'il existe – mais on dévoile une trame relationnelle la plus riche possible. Car, explique Jacques Hadjaje, c'est là que la vie s'insinue dans le théâtre. Et que le théâtre permet d'exprimer la vie.

**ONCLE VANIA FAIT LES TROIS HUIT DE JACQUES HADJAJE :
UN THÉÂTRE FRATERNEL ET RÉJOUISSANT**

Jacques Hadjaje vient de créer sa nouvelle pièce, au théâtre de Belleville : *Oncle Vania fait les trois huit*. Entremêlant intrigue sociale et réflexion sur le théâtre, le dramaturge, comédien et metteur en scène nous offre, avec sa belle troupe, une petite gourmandise, un théâtre populaire, fraternel et réjouissant, simple et profond.

Qu'il est bon de voir une pièce de théâtre contemporaine, d'entendre une écriture d'aujourd'hui, qui ne soit pas un discours, une « narraturgie » (J. S. Sinisterra), un énième retour nombriliste de son époque sur elle-même ! Le théâtre de notre époque est bien souvent incapable de se décentrer de lui-même ; nous assistons au sempiternel récit adressé au public sous forme de témoignage, de biographie (souvent tordue ou rapetissée pour qu'elle colle à soi) ou de pseudo expérience – psychiatrique, sociale, sociologique, spirituelle... Ajoutons-y une mise en abyme resucée sur le théâtre lui-même, et nous ingurgitons encore et toujours le même, un peu plus un peu moins, quelle que soit l'écriture.

Il faut croire que cela fonctionne, que le monde s'adore en écoutant parler de lui-même. Les réactions sont toujours les mêmes : « Cette pièce m'émotionne beaucoup beaucoup... et me fait beaucoup beaucoup réfléchir ! ». Réflexion que l'artiste ne manquera pas de compléter en précisant que c'est parce que le théâtre est politique. La mécanique est bien huilée.

Une pièce porteuse d'humanité, d'histoire et d'humour

Mais je m'égare. Reprenons. Qu'il est agréable d'avoir un drame, une fable comme élément fondamental de la structure dramaturgique, et non la réflexivité d'un discours sur le discours dans le discours d'un discours pour le discours ! Ou pour paraphraser Jacques Hadjaje, auteur de la pièce, à propos de l'être du clown : il est bon de voir une pièce qui préfère « le geste à la signification du geste », le faire poétique à la réflexivité sur ledit faire poétique.

Oncle Vania fait les trois huit n'est certes pas l'œuvre qui transforme une vie, mais elle est incontestablement une gourmandise, une gâterie savoureuse, le temps d'un soir, pour ce qu'elle porte d'humanité, d'histoire et d'humour. Inspirée lointainement de l'affaire Lip, elle raconte l'histoire d'une troupe amateur – constituée d'ouvriers et d'une (seule) cadre – qui répète *Oncle Vania*, alors que leur usine historique, fabriquant des robinets dans une petite ville du Limousin, connaît des difficultés et menace de fermer.

L'espace scénique correspond à la salle utilisée par les sept ouvriers-comédiens pour répéter *Oncle Vania*, séparé par un rideau de lamelles plastiques propre au chantier, qui forme un faux hors-champ – parce que légèrement transparent – au fond de la scène. Les mois passent, la crise s'intensifie : grève, prise d'otage, négociations, défection, drame... Pourquoi cette pièce d'Anton Tchekhov ? Peut-être parce qu'il fallait un chef-d'œuvre en face du drame ; peut-être parce qu'il y a l'évidence – facile et efficace – d'un enchevêtrement dramatique : l'histoire d'un homme, Ivan Petrovitch Voïnitzi (dit *Oncle Vania*), qui a passé sa vie à exploiter un domaine en envoyant les revenus à l'éminent professeur Sérébriakov qu'il admirait, avant de sombrer dans la désillusion et la rancœur.

Excellence et complémentarité des comédiens

L'interprète de Vania est l'ouvrier Estevan (Jacques Hadjaje), petit-fils d'immigrés espagnols et meneur de la révolte syndicale. Il est l'ouvrier à la parole confisquée, habitée par la colère devant l'injustice sociale ; il est le comédien à la mémoire défaillante, en quête d'une parole libératrice, susceptible de le faire advenir à lui-même. Le statut du théâtre, de sa raison d'être, est posé au cœur de l'action, du drame, et non dans discours contreplaqué, par un vernis de sermon qui s'auto-justifie. Chacun des comédiens, tous excellents, s'inscrit dans cette recherche artistique, humaine et existentielle, que Jacques Hadjaje a cherché à déployer à travers des états de vie différents, sans jugement ni pesanteur : Colette (Isabelle Brochard), femme d'Estevan, à la vulnérabilité fragile devant la maladie et l'horizon de la mort ; Camille (Anne Dolan), énergique et spontanée, amoureuse de l'amour, elle qui fut battue par son ancien compagnon ; Jeanne (Delphine Lequenne), veuve qui a connu un amour stable et qui oscille perpétuellement – dans son jeu comme du fait de sa situation de seule cadre (donc de cheffe) – entre deux tonalités ; Clara (Ariane Bassery), jeune fille une peu perdue, comédienne débutante, en quête d'un sens que le théâtre lui révèle au fur et à mesure ; Jeff, époux en instance de séparation et père d'un jeune enfant, ouvrier impulsif passant en une fraction de seconde de l'enthousiasme enfantin à l'impatience ; il y a enfin Pierre, prêtre-ouvrier, communiste convaincu et homme de foi, doux metteur en scène de la petite troupe et factieux anticapitaliste, dont le cœur (et la parole) est en ballotement constant entre la colère politique et l'écoute humaine, entre Karl Marx et Jésus-Christ.

« Pierre. Partout où l'homme se libère, c'est le Bon Dieu qui apparaît en pleine clarté.

– Estevan. C'est dans Marx, ça ?

– Pierre. Non, c'est dans la Bible. »

Nous sentons dans l'écriture, fluide et simple, comme une tendresse pour un moment de l'Histoire, celui où la condition ouvrière rencontrait le catholicisme social, celui où différentes humanités – et conceptions humaines – pouvaient s'entrechoquer, cadres et ouvriers, jusqu'à cette reconnaissance ultime, proférée par Estevan, qu'une usine sans patron n'est plus tout à fait l'usine. Une tendresse qui fait souvent défaut aux artistes aujourd'hui, si prompts à condamner ceux qui pensent différemment d'eux, qui accueillent aveuglément l'immigré mais condamne tout aussi aveuglément leur voisin, qui façonnent leur art comme on interagit sur les réseaux sociaux, par l'invective, la colère et le raccourci idéologique.

Une dramaturgie de la tendresse

Jacques Hadjaje est un dramaturge de la tendresse, une tendresse qui s'inscrit dans une tradition toute brechtienne, qui ne fait fi d'aucune difficulté sociale, politique, humaine ou spirituelle, mais qui souhaite les embrasser dans un théâtre où la parole – pour dure qu'elle puisse jaillir – apporte in fine un peu plus de rêve, de compréhension et, osons-le mot, de communion.

Telle est aussi l'expérience du dramaturge, qui a beaucoup travaillé avec des amateurs, c'est-à-dire avec des personnes dont la "manipulation" de la parole n'est pas le premier métier. Il y a certes quelques facilités dans le texte : la dénomination du patron, Dieuleveut, surnommé le Bon Dieu, comme un rapide contrepoids à la présence du prêtre ; le monologue de ce même prêtre dont l'enfance fut habitée par un ami imaginaire, Vlad, qui suggère implicitement que la foi serait comme un prolongement palliatif ; les questionnements sur le théâtre pendant une crise sociale (tel un succédané de la pensée de Theodor Adorno sur la culture traditionnelle, « culture transparente pour le matérialisme », dont on retient généralement la seule parole, dès lors nécessairement simplifiée : « écrire un poème après Auschwitz est barbare ») ; l'interrogation superficielle sur la responsabilité et le destin portée par le personnage Clara...

Ces facilités ne retirent rien au bon moment qui nous est proposé : la possibilité de voir une authentique pièce sur des problématiques actuelles, une fable (Brecht, encore) sans prêchi-prêcha, imprégnée d'un humour frais, affectueux, dénué de toute caricature corrosive et cruelle, un humour empruntant d'ailleurs à de nombreux registres, du comique de situation au jeu de mots en passant par la gestuelle, les interactions, le quiproquo...

La grande réussite de Jacques Hadjaje et de sa troupe (très professionnelle !) est, en somme, de retrouver le sens d'un théâtre populaire, fraternel et réjouissant, simple et profond.



Oncle Vania fait les trois-huit : au cœur du théâtre se cache l'utopie... Une pièce à ne pas manquer !

Par Sylvie Gagnère - Lagrandeparade.com/ Jacques Hadjaje et la compagnie des Camerluches («camarade, compagnon, complice» en argot) nous entraînent dans une petite ville du Limousin, tout entière centrée autour de l'Usine, celle de Dieuleveut, qui fabrique des robinets.

Depuis plusieurs générations, la majorité des habitants de la région y bossent, souvent de parents en enfants.

Sur scène, une troupe de comédiens amateurs, qui, pendant un an, va répéter *Oncle Vania* de Tchekhov pour la traditionnelle représentation de fin d'année, à l'usine où tous, ouvriers et cadres, travaillent. La crise survient, avec son lot de réunions en Suisse, l'arrivée d'actionnaires, la transformation d'une boîte familiale en groupe international qui se fournit en Chine. L'entreprise est ébranlée, sa survie menacée. La pièce suit ces hommes et ces femmes bouleversés par des changements qu'ils ne maîtrisent pas, par l'effondrement du seul univers qu'ils n'ont jamais connu (et leurs parents avant eux).

Comme en écho à l'œuvre de Tchekov qui raconte la fin d'un monde, *Oncle Vania fait les trois-huit*, parle aussi d'un effondrement, de la perte de repères qu'imposent la mondialisation et son cortège de bouleversements. Au cœur de cette aventure, des ouvriers, une cadre, un prêtre-ouvrier, leur vie à l'usine, autour de l'usine, et puis, la « vraie vie »,

les divorces, les enfants, la solitude, les beaux moments, l'amour, l'amitié... En creux, une interrogation : lorsque tout s'écroule, faire du théâtre a-t-il encore un sens ? L'Art est-il un luxe inutile, ou un moyen de continuer à exister et à rêver ?

Les dialogues sont remarquables, très réalistes et vivants, avec de jolies pointes d'humour qui positionnent le spectacle loin de tout misérabilisme.

La pièce est servie par une troupe de comédiens formidables, toujours justes, qui offrent à leurs personnages une énergie et un enthousiasme communicatif. Parce que ces gens-là sont attachants, généreux, inquiets, fatigués, chiants, s'engueulent, se réconcilient, se soutiennent... Mention spéciale à Jacques Hadjaje, qui campe magnifiquement un Estevan un peu «grande gueule», qui découvre et dévoile petit à petit ses fragilités et ses appréhensions. Mais ses partenaires ne sont pas en reste, et l'on ne peut s'empêcher d'être touché par chacun des protagonistes de ce récit, qui révèlent peu à peu leur complexité.

Entre histoires de ratages et utopie, *Oncle Vania fait les trois huit* est une pièce formidable, ne la manquez pas !



Comédie dramatique de Jacques Hadjaje, mise en scène de Anne Didon et Jacques Hadjaje, avec Ariane Bassery, Isabelle Brochard, Sébastien Desjours, Anne Dolan, Delphine Lequenne, Laurent Morteau et Jacques Hadjaje (en alternance avec Pierre Hiessler).

Avec «Oncle Vania fait les trois huit», la Compagnie des Camerluches propose un nouvel opus sur un texte original de Jacques Hadjaje qui s'inscrit dans son registre dédié du théâtre social* et de la vie des vrais gens.

Il se présente comme une chronique ouvrière ressortant au registre du réalisme social, qui toutefois ne vise pas au théâtre documentaire, avec pour protagonistes des ouvriers limousins engagés dans une activité de comédien-amateur qui constitue, même si les frontières sont poreuses, un espace-temps privilégié entre le travail à l'usine et la vie personnelle auquel Jacques Hadjaje attribue la fonction de «chambre d'écho».

Ainsi, pour leur représentation annuelle, le couple Colette et Esteban (Isabelle Brochard et Jacques Hadjaje), Jeff (Laurent Morteau), Evelyne (Anne Dolan), Pierre le prêtre-ouvrier (Sébastien Desjours), Jeanne la comptable (Delphine Lequenne), auxquels va s'adjoindre Clara la petite nouvelle (Ariane Bassery), ont choisi «Oncle Vania» de Tchekhov, un choix métaphorique avec la servitude volontaire du personnage-titre au profit d'un professeur-patron sans scrupules.

Mais, cette année, le contexte s'avère particulier avec les graves difficultés affectant l'entreprise qui débouchent sur une potentielle fermeture et un mouvement social et, bien évidemment, impacte le climat des répétitions officiant parfois en psychodrame.

Ce que Jacques Hadjaje aborde de manière clairvoyante dépourvue d'angélisme dans une partition composée de tableaux chronologiques émaillés de biodrames et confrontations qui inclut également en sous-texte une réflexion sur le sens et le rôle du théâtre.

Conjointement avec Anne Didon, il assure la scène avec efficacité dans une scénographie de leur crû, quelques accessoires et, en fond de scène, le grand rideau à lanières en PVC pour entrepôt.

À l'unisson dans la choralité, la troupe des Camerluches porte haut, sans verser dans le naturalisme et distillant une émotion dépourvue de pathos condescendant comme de sensiblerie, cette belle aventure humaine.



Jacques Hadjaje, tour à tout auteur, co-metteur en scène et hilarant Estevan/Vania nous livre une belle utopie, celle d'une crise ouvrière où le théâtre joue un vrai rôle de ciment social. Une « malle-monde-salle de répétition » d'après Anne Didon.

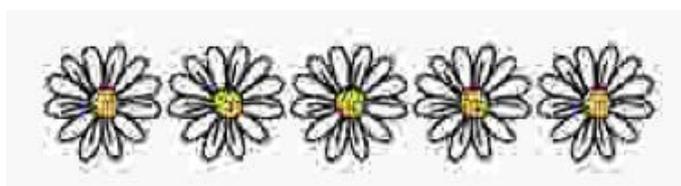
Le plateau est presque nu, délimité par un rideau de fond de scène constitué de bandes plastiques peintes à la chaux. Lorsque la lumière surgit sur scène, tout le monde est déjà autour de la table, chacun avec son texte en main. Nous sommes dans le club de théâtre de l'usine de robinetterie Dieuleveut, dans le Limousin. Les comédiens amateurs ferraillent sur *Oncle Vania* de Tchekhov. Estevan, qui lit le rôle de Vania, interrompt la lecture et s'interroge sur le sens de la didascalie « boum » lorsqu'un pistolet est dégainé. Avec beaucoup de fraîcheur et d'humour, c'est une belle mise en abyme du travail à la table, de la compréhension du texte et de ses sens cachés.

Mais si de beaux extraits de la pièce de Tchekhov jaillissent comme par magie ici ou là, c'est davantage ce groupe de sept comédiens ouvriers qui nous intéresse ici. Ils sont d'abord six autour de la table : le couple Estevan et Colette forme le noyau dur ; Camille joue les jeunes premières toujours prête à boire un petit coup pour se redonner du courage face à la dureté du travail ; Jeanne est cadre au sein de l'entreprise et est toujours prête à négocier ; Jeff est un idéaliste, ramené à la réalité lorsqu'il s'agit d'élever son fils ; Pierre est un prêtre ouvrier et il est aussi un peu le metteur en scène de la compagnie ; Clara enfin est la petite nouvelle, fraîchement arrivée dans l'entreprise et qui s'ouvre peu à peu aux autres et prend une vraie place dans l'équipe.

La crise ouvrière atteint de plein fouet le club théâtre de l'usine et le projet de monter *Oncle Vania* devient tout d'un coup beaucoup plus dur. Un plan social et de nombreux licenciements sont annoncés. Des tensions surgissent au sein du groupe, entre ceux qui souhaitent négocier et ceux qui souhaitent bloquer l'usine. Rongé par l'inquiétude, Estevan ne parvient pas à apprendre par cœur le rôle de Vania et laisse éclater sa colère devant les contraintes et les difficultés à mener à bien sa vie de famille et le travail éreintant : *Oncle Vania fait les trois huit*.

Tchekhov figurait déjà la fin d'un monde dans sa pièce. Ce n'est pas autre chose que nous livre Jacques Hadjaje dans cette crise de l'usine, avec une entreprise qui nous rappelle les Lip et leurs luttes ouvrières emblématiques. Accompagné par une équipe de comédiens généreux, il donne à voir un monde ouvrier courageux et résilient. On ne peut qu'être amoureux du théâtre, avec eux.

Davi Juca



Alors ?

Dans une usine du Limousin, un atelier-théâtre naît pendant que la production de robinetterie Dieuleveut se meurt pour être délocalisée en Chine. Chaque année des ouvriers (Anne Dolan, Delphine Lequenne, Jacques Hadjaje), un prêtre-ouvrier (Sébastien Desjours) - certainement le dernier du coin - et une cadre, Jeanne (Isabelle Brochard), préparent une pièce pour la présenter à leurs camarades. Aujourd'hui, une jeune femme rejoint la troupe.

«C'est là, le théâtre ?» demande l'intéressée, Clara (Ariane Bassery). Elle en ressortira fébrile, on l'encouragera d'un «tu peux faire du progrès tellement tu es mauvaise».

Le langage est sans filtre, nature et direct : «c'est nous qu'on est fort». Trop fort au point que cette année, ce sera une grande pièce, une de Tchekhov... Tchekhov... Il y a de quoi en désespérer plus d'un, et pas qu'un Russe. C'est l'Oncle Vania. Ils s'y attellent autour d'une table, ils tentent de travailler le texte.

Rien d'évident. Ils ne comprennent pas tout à la pièce, comme on ne comprend parfois pas la vie. Touchants sont ces prolétaires d'aujourd'hui qui se réunissent encore pour manier les mots ensemble. La vie doit être laissée derrière le rideau en plastique. Ici, c'est le théâtre. Derrières sont les problèmes, devant est la scène. Les comédiens sont très bons pour faire semblant de jouer les amateurs et de piétiner. Il est très amusant de voir leur dévouement, leurs trous de mémoire, leur manière de surjouer mais toujours empreinte de bonne volonté.

Poétique et réaliste, cruel et contemporain, les ouvriers attachés à leur machine, qui adopte leur langage, qui les embrasse chaque jour, voient tout d'un coup leur bien-aimée partir entre les mains des Chinois, sans état d'âme. Derrière le rideau, la dure réalité de la désindustrialisation de la France, devant la scène, Tchekhov rappelle la fin d'un monde.

Finalement, la frontière est très mince.



Il n'a y pas si souvent des pièces consacrées au monde du travail : on peut citer «L'Atelier» de Grumberg, des pièces de Michel Vinaver ou encore «L'Établi» d'après Robert Lenhart.

Ici, Jacques Hadjaje a la bonne idée d'évoquer la vie d'une usine située en Limousin. Il a combiné cette idée avec une autre : une troupe d'ouvriers amateurs de théâtre qui s'évertuent à monter «Onclé Vania» de Tchekhov.

On assiste donc à une chronique semaine après semaine et mois après mois, des répétitions, à commencer par les premières lectures «à l'Italienne». Intérêt de voir (si on ignore le travail de l'acteur) comment cela fonctionne : essais, tentatives, construction du personnages, éléments de mise en scène, pourquoi choisir tel mouvement ou tel autre... c'est passionnant.

Il y a Esteban, un ouvrier blanchi sous le harnais, qui peine à apprendre son texte. Son épouse Colette, qu'il a entraînée là et qui, finalement, s'y trouve bien. La pièce a un certain côté intemporel, puisqu'on rencontre aussi un prêtre-ouvrier, prénommé Pierre. Il va jusqu'à citer Marx, à un moment, comme quoi...

L'ombre de «Lipp» ou le souvenir d'autres luttes syndicales plane sur toute la pièce.

Un peu déjeté, un peu paumé, toujours à bricoler quelque chose, voici Jeff. Et Jeanne aussi et Camille et Clara la débutante. On les voit se révéler peu à peu, s'engueuler, se demander qui va fermer le local, s'émerveiller pour une robe, fêter un anniversaire. Par petites touches subtiles,

l'auteur nous fait entrer dans leurs vies : on rit, on est ému, on se demande, bien sûr si les multiples difficultés vont leur permettre ou non, in fine, de jouer la pièce.

Dispositif simple : un rideau de plastique sépare le local de répétition du reste. Cela permet des entrées et sorties «signifiantes», des scènes qui isolent certains personnages tandis que les autres sont là, pas loin.

Hadjaje, auteur est aussi comédien et joue le rôle d'Esteban (en alternance). Il est humain et juste, tout comme Sébastien Desjours en prêtre sobre et convaincu. Et convaincant. Côté comédiennes, Anne Dolan épate, en tête de mule à la fois tonique, charmeuse et parfois crispante. Ariane Bassery joue Clara, nouvelle arrivée, dont le rôle, peu à peu, va devenir déterminant pour l'avenir de la pièce : elle va doper le reste de la troupe au milieu des difficultés, comme celles, majeures, de l'occupation de l'usine et son rachat. Isabelle Brochard émeut en Colette, avec sa fragilité et le poids des années de travail qu'on sent peser sur ses épaules.

Ces comédiennes et comédiens se connaissent et ont déjà travaillé sur d'autres spectacles, d'où, sans doute, l'impression d'unité et d'ensemble qui se dégage de la soirée. Au final, une pièce positive. Une pièce qui fait du bien. À voir.

Gérard Noël

SPECTACLES SELECTION

LA LETTRE DES AMATEURS D'ARTS ET DE SPECTACLES

Une usine de robinetterie, en Limousin. Sept ouvriers, quatre femmes et trois hommes d'âges variés, se retrouvent depuis nombre d'années autour d'un amour du théâtre auquel ne les prédisposait guère leur piètre culture. Si ce n'est la figure centrale de leur explication des textes, le prêtre ouvrier, Pierre. La toute jeune arrivée, Clara, s'intègre progressivement à cette troupe de copains, dans les rires complices, les douleurs partagées. La grève ouvrière plane en ombre portée sur leurs répétitions de la pièce de Tchekhov « Oncle Vania ». Texte difficile, à comprendre, à apprendre, à jouer. De quoi s'interroger sur la pertinence de ce choix de pièce, lorsque la vie à l'extérieur est si complexe et menaçante. Et pourtant, c'est là que se cimentent les idéaux presque toujours déçus, les doutes si perceptibles, la vraie tendresse au-delà des insolences et des aigreurs échangées, sur les filigranes de leurs joies et de leurs échecs de vie. L'alcoolisme de l'une, la solitude bravache de l'autre, la jeunesse têtue de Clara, le désarroi conjugal de Jeff. Estevan-Vania est en proie à un doute croissant, les conflits sociaux ramènent à la surface de leurs mémoires les mouvements estudiantins de la capitale, la fierté des filiations ouvrières, « Et je l'ai aimée, cette vie d'usine », dit Estevan. Le rejet des obéissances naïves de l'adolescence, « J'aurais mieux fait de lui mettre une claque à ce curé. Oui, j'aurais mieux fait de me mettre en colère », s'exclame Clara.

L'été arrive, l'usine est fermée, la pièce ne sera pas jouée, pas encore, « tout ce travail qu'on a fait, il est pas perdu ! ». L'avenir de l'emploi s'annonce bien sombre à la rentrée.

Le théâtre dans tout ça ? « Est-ce que tu peux faire tomber des murs avec des mots ? ». Oui, le théâtre peut le faire et la pièce sera jouée, le trac au ventre.

Magnifique mise en abyme que cette pièce de Tchekhov « retravaillée » par Jacques Hadjaje, qui y campe un émouvant Estevan pétri de doutes et d'amnésies. Autour de lui, les comédiens font corps et chœur dans la chaleur et les rires. La mise en scène en est d'autant plus dépouillée que l'entrelacement des thèmes y est riche de significations et d'émotions sans pathos.

Une belle leçon de littérature, de théâtre, d'humanité. A.D.

ManiThea

Un groupe de comédiens amateurs, tous issus de la même usine de robinets, décident cette année de monter Vania.

S'attaquer à Tchekhov ne fait pas peur à certains, ils n'en sont pas à leur première expérience – une des comédienne a déjà perdu quelques kilos en galopant lors d'un Feydeau monté il y a quelques années. En revanche d'autres ont plus de mal, ne comprennent pas toutes les subtilités de l'auteur russe et trouvent le texte difficile à apprendre.

Mais chacun a de bonnes raisons de se retrouver dans ce groupe. Cela les change de la chaîne et de leur quotidien et tous, malgré les événements, iront jusqu'au bout. Le choix du texte n'est pas anodin, il reprend en effet la problématique de la servitude à un patron tout-puissant, situation malheureusement bien réelle dans ces usines éloignées de tout autre pôle économique où le travail est souvent synonyme de survie.

L'idée de base de cette création est originale et le texte très intéressant. Les personnages sont confrontés à l'actualité de leur vie d'ouvrier : l'usine menace de fermer, c'est la grève, l'occupation, la police...

L'usine est un élément contextuel de l'intrigue, sans en devenir le centre. Les personnages sont impactés, changés, blessés ou au contraire exaltés en raison ou à cause de ce que la situation leur fait vivre. Mais le théâtre reste l'élément principal, le fil conducteur. Une chronique ouvrière développée de manière fine et inédite. Quelques très bons moments d'émotion aux côtés de cette troupe engagée. Une pièce riche, à la fois très drôle et touchante.

FIGARO SCOPE

Chez Dieuleveut, une entreprise de robinetterie, la vie est difficile, la crise économique ayant gagné la vieille entreprise familiale. La grève s'annonce. Cela n'empêche pas certains employés de s'adonner à leur passion : le théâtre amateur. Guidés par l'un d'eux, prêtre-ouvrier, ils répètent le mieux qu'ils peuvent le chef-d'œuvre le plus parfait de Tchekhov : *Oncle Vania*. C'est l'occasion de discussions sur la vie de chacun, les choix d'existence, les amours difficiles et, bien sûr, les difficultés à entrer dans la peau des personnages. Tous ceux qui aiment un peu le théâtre et l'œuvre de Tchekhov seront émus. Non que la pièce soit parfaite, elle est un peu attendue, un peu « ouvriériste », mais c'est tout l'amour du théâtre qui éclate. La troupe de sept comédiens est de bonne qualité. Tchekhov, dit Jacques Hadjaje, le metteur en scène, « raconte la fin d'un monde » et dit aussi qu'« un autre monde semble s'achever en ce début du XXIème siècle ». Et en ce sens aussi, son projet est réussi. Mais c'est surtout d'humanité dont nous parle Tchekhov. Une humanité guère différente de siècle en siècle. C'est ce que nous montre d'abord, par sa force émotive, la pièce de Jacques Hadjaje.

Jean-Luc Jeener

CULTURE-TOPS

CRITIQUE DES ÉVÉNEMENTS CULTURELS

POINTS FORTS : Jacques Hadjaje parvient très subtilement à aborder la condition ouvrière, où les répétitions d'une pièce de théâtre servent de porte-voix à des envies de dignité, à des aspirations à autre chose qu'un destin semblant tout tracé, à des personnes qui veulent rêver.

Chaque personnage a été pensé très soigneusement : tous différents, mais tous aussi touchants, avec des histoires personnelles que l'on descelle au fur et à mesure, laissant apparaître leurs forces et faiblesses. Le tout est porté par un jeu de comédiens particulièrement naturels et agréables. Une troupe vraiment remarquable. Au-delà de l'émotion véhiculée, certains moments de la pièce sont aussi d'une joyeuseté salvatrice, comme par exemple lorsque les actrices se lâchent sur la chanson de France Gall :
« Si on t'organise une vie bien dirigée, Où tu t'oublieras vite [...] Résiste, prouve que tu existes »

POINTS FAIBLES : Je n'en vois pas.

EN DEUX MOTS : Alors que nous sommes, en France, dans un contexte inédit avec le mouvement des Gilets Jaunes, souvent inaudible et extrême, nous sommes en revanche, avec cette pièce, très loin d'une approche clivante et clichée, bien au contraire. Comme quoi, l'art fait bien plus passer des messages que beaucoup de longs discours...

Yolène Bahu

Actualité Juive HEBDO

Jacques Hadjaje, homme de théâtre complet nous invite avec sa nouvelle création, « *Oncle Vania fait les trois huit* ». Une pièce de théâtre dans le théâtre. En marge des répétitions de la pièce « *Oncle Vania* » de Tchekhov, une troupe d'amateurs de théâtre passionnée nous livre des pans de leur vie quotidienne pas toujours réjouissante. Ils sont ouvriers ou cadres dans une usine de robinetterie dans le Limousin. Ils se produisent chaque année pour leurs collègues et familles à l'usine. L'usine, c'est leur vie où ils s'impliquent totalement, le théâtre est une parenthèse enchantée dans leur quotidien. Afin de réaliser de plus gros profits, des acheteurs étrangers menacent la vie de l'usine, le patron s'enfuit et eux se mobilisent et occupent l'usine. Faire du théâtre a-t-il un sens ? Est-ce un luxe inutile ou un indispensable combat pour la vie ? s'interroge Jacques Hadjaje, auteur, metteur en scène et comédien.

Cette pièce emplit de gravité mais aussi de fraîcheur et d'humour se découpe en deux lieux. Celui de l'usine et du travail et celui de la salle de répétition où s'abritent leurs rêves, leurs espérances leur monde, « leur big bang intérieur ». Ils ont tous des vies difficiles, des combats à mener, des solitudes et des responsabilités à assumer. Ils se chamaillent, se soutiennent, se confient, se trompent parfois et rient de leurs petites misères. Ils prouvent pourtant qu'il est impératif de reconstruire des utopies en cette période de crise sociale, économique et identitaire. Le jeu des sept comédiens est d'un naturel époustouflant, chacun campe sa juste personnalité mais tous participent à cette formidable aventure humaine.

Michèle Levy-Taieb



M° Goncourt / Belleville
(L2 ou 11) • Bus 46 ou 75

94, rue du Faubourg du Temple, Paris XI

theatredebelleville.com
01 48 06 72 34

EN MARS AU TDB

**LE BOIS
DONT JE
SUIS FAIT**

De Julien Cigana et Nicolas Devort
Mise en scène Clotilde Daniault

**MOULE
ROBERT**

Création | De Martin Bellemare
Mise en scène Benoit di Marco

**QUI VA
GARDER LES
ENFANTS ?**

Création | De et par Nicolas Bonneau
Mise en scène Gaëlle Héraut

PROCHAINEMENT

MOULE ROBERT

Création | De Martin Bellemare - Mise en scène Benoit Di Marco



AN IRISH STORY

De et avec Kelly Rivière

**L'AMOUR EN TOUTE LETTRES
QUESTIONS SUR LA SEXUALITÉ
À L'ABBÉ VIOLLET, 1924-1943**

De Martine Sevegrand - Mise en scène Didier Ruiz



CÉLÉBRATION

De Harold Pinter

Mise en scène Jules Audry

École des Enfants Terribles



AMAMONDE

Texte et interprétation Beautiful Losers

Mise en scène Marion Delplancke

Écriture et interprétation Beautiful Losers



UN GARÇON D'ITALIE

D'après le livre de Philippe Besson

Adaptation et mise en scène de Mathieu Touzé



Tarifs • Abonnés 10€

Plein 26€ • Réduit 16€ • -26 ans 11€ (-1€ sur la billetterie en ligne)